



Mille et un trésors DE L'IRAN **QAJAR**

Ayant régné de 1786 à 1925, la dynastie Qajar a laissé derrière elle nombre de témoignages de sa grandeur, à travers une production artistique foisonnante qui marie à la fois influences européennes et identité nationale. En témoignent peintures, dessins ou céramiques présentés au musée du Louvre-Lens dans le cadre de l'exposition « L'Empire des roses », magnifiquement mise en scène par le styliste Christian Lacroix.

De petite bourgade à la fin du XVIII^e siècle, Téhéran devient sous les Qajar la capitale iranienne où se développe un art au service de la cour mettant à l'honneur les techniques traditionnelles. Avec l'émergence des nationalismes, l'Iran, redécouvrant les grands hommes des siècles passés et la pureté de la langue persane, se fabrique une nouvelle image, à la fois politique et idéologique. Ainsi, le portrait du shah est souvent reproduit sur les médiums les plus divers, qui deviennent autant d'objets de propagande. Ouverts au monde, les souverains s'intéressent aux us et coutumes des cours européennes et particulièrement à leurs innovations techniques, telles que la photographie ou la lithographie, que l'on retrouve dans des créations typiquement qajars ; créations qui mettent en avant des artisans qui, pour la plupart, les signent, ce qui permet de déterminer les foyers artistiques majeurs.

■ CAROLINE COIFFET

Encadrement de fenêtre, Iran, Téhéran (?), fin du IX^e siècle ou début du XX^e siècle. Céramique siliceuse, décor moulé et peint sous glaçure, 214 x 112 cm, Paris, musée du Louvre, MAO 682, achat, 1981

© London, Victoria and Albert Museum



Pied d'argile

Véritable objet décoratif, cette petite chaussure ne mesure pas plus de 12 centimètres. Elle est signée Ali Muhammad Isfahan, potier installé à Téhéran, qui travaille beaucoup pour le marché européen, et en particulier pour Richard Murdoch, le créateur de la collection d'art persan du Victoria & Albert Museum de Londres. L'artisan est aussi connu pour son traité de technique, traduit en anglais, une référence en la matière.

Ce soulier est un véritable morceau de bravoure: non seulement il imite les râpes en forme de chaussure du ^{xvii}e siècle (qui, elles-mêmes, sont des copies de céramiques de Delft), mais il présente un décor d'arabesques sur un fond bleu cobalt pour l'extérieur, et vert pour la semelle intérieure, tandis qu'une bordure perlée sur fond noir court autour du bord extérieur de la semelle et du talon. La technique de

peinture sous glaçure est ainsi remise au goût du jour par l'atelier du potier, qui l'utilise pour le revêtement des carreaux.

Ali Muhammad Isfahan, petite râpe en forme de chaussure, 1885, céramique (pâte siliceuse), décor peint sous glaçure.

Chinoiserie

Ce petit bol allie deux techniques: un décor peint sous glaçure à l'intérieur et un décor d'engobe bleu clair à l'extérieur. Il présente une forme et un bord festonné si typiques de la porcelaine chinoise qu'il a longtemps été daté du ^{xvii}e siècle. Pourtant, la couverture extérieure opacifiée et colorée en bleu clair, comme le motif d'oiseaux accompagnés de papillons qui orne l'intérieur et le traitement des motifs floraux le rattachent sans aucun doute à des productions du ^{xix}e siècle. Par ailleurs, ce bol porte une pseudo marque chinoise à la base, utilisée du ^{xvii}e au début du ^{xix}e siècle. Le décor d'engobe, traité dans un bleu qui tire vers le gris, se retrouve aussi dans les innovations chinoises à l'époque du règne de Qianlong (1735-1796). Importée à la fin du ^{xviii}e siècle, la porcelaine chinoise demeure une production luxueuse destinée aux élites urbaines et politiques. Si les porcelaines bleu et blanc irriguent le marché, les porcelaines polychromes, monochromes blanches et monochromes avec couvertes sont particulièrement prisées. Il est donc vraisemblable qu'elles influencent les recherches sur la couleur en Iran.

Bol à décor floral, début du ^{xix}e siècle, céramique (pâte siliceuse), décor peint sous glaçure.



© Musée du Louvre, Dist. RMN-Grand Palais / Claire Tabbagh



Balade bucolique

La céramique d'usage trouve son plus bel écho dans les carreaux de revêtement utilisés pour habiller les murs des mosquées, des mihrabs ou des palais appartenant à de hauts dignitaires. Présentés seuls ou disposés dans le tiers inférieur d'un parement de mur, ils témoignent de l'opulence des décors exécutés sous les Qajar. Les artistes disposent d'une palette allant du rouge au marron en passant par le rose, permettant d'ajouter un aspect naturel à leurs œuvres. Ils travaillent d'après des dessins réalisés dans des couleurs opaques, soit dans des lavages transparents en bleu, turquoise, vert, violet et jaune. Le noir est utilisé pour les contours et l'ombrage, non seulement pour créer une perspective et un volume, mais aussi pour imiter l'effet de la photographie. Produites en série, ces œuvres témoignent du goût des Européens pour les scènes littéraires : ci-contre, le roi Bahram Gur est accompagné de son ancienne courtisane Fitna qui, après avoir essuyé quelques déboires, est chassée du palais. Elle s'exerce alors à porter un veau sur ses épaules, qu'elle continue de porter une fois qu'il est devenu vache, sous le regard amusé du souverain.

Carreau de revêtement représentant Bahram Gur et Fitna, vers 1880, céramique (pâte siliceuse), décor peint et moulé sous glaçure.



© Musée du Louvre-Lens / Emmanuel Watteau

Rencontre intimiste

Les carreaux de l'époque qajar (1786-1925) ont la particularité d'avoir été créés au moment même où les musées occidentaux enrichissaient leurs collections de céramiques islamiques. L'engouement est tel qu'ils sont produits en grand nombre. Ce carreau, non signé mais daté, est extrait d'une série constituée en frise, qui présente un décor dans une veine plus historique. L'inscription précise qu'il s'agit d'une représentation du souverain safavide shah Abbas, qui règne en Iran au début du XVII^e siècle. Une époque où la nouvelle dynastie s'est stabilisée et a fait d'Ispahan la capitale du pays. Comme pour imiter l'art safavide, des éléments tels que le style vestimentaire ont été introduits dans un paysage de montagnes et réadaptés à la manière qajar, avec abondance de motifs floraux et un thème inspiré des grands récits romantiques.

Safar Ali, carreau à décor de personnages, vers 1880-1890, céramique (pâte siliceuse), décor peint et moulé sous glaçure. Collection particulière de H. Mohazzab.



Célébration

Datée et signée par le potier Ramadhan, cette coupe, actée à la toute fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e. Elle présente un décor épigraphique en noir dans de grands cartouches polylobés. La disposition du décor – des bandes diagonales et le motif en forme de nuage qui entoure les inscriptions – évoque les albums de calligraphie du XIX^e siècle, même si ces derniers présentent généralement un fond doré. L'œuvre appartient à une série dont les légendes sont des poèmes. Ici, il s'agit d'un extrait du *Golestân* (ou « jardin des roses »), écrit par Saadi au XIII^e siècle, et célébrant le nouvel an du calendrier persan, Norouz. L'usage voulait qu'on dispose cet objet sur la table pour y présenter le Haft Sin, sept mets dont le nom commence par la lettre « s » ou sîn de l'alphabet persan, qui correspondent aux sept créations et aux sept immortels les protégeant.

Ramadhan, grande coupe à décor d'inscriptions, 1808-1809, céramique (pâte siliceuse), décor peint sous glaçure.

Éternelle jeunesse

À l'image de la coupe épigraphique liée au nouvel an persan, le décor de ce bol reprend une inscription extraite du recueil *Divan*, du poète Hâfez. Il n'est pas signé, mais semble bien être l'œuvre du potier Ramadhan ou de son atelier, la disposition du décor et l'épigraphie étant identiques aux leurs. Né dans la ville de Chiraz au XIV^e siècle, Hâfez est connu pour ses psaumes ou ghazals célébrant Dieu sous les symboles peu orthodoxes du vin, des plaisirs des sens, et parfois même de la débauche. Hâfez étant adepte d'un langage empreint de mystère, l'interprétation de ses textes est l'apanage de celui qui les lit.

« Ô, idôle aux doux mouvements
Bois de mes mains la coupe d'eau
de Jouvence

À ta santé, en toutes choses

Que ta vie soit plus douce que le sucre »

De nos jours, le *Divan* est encore utilisé par les Iraniens curieux de connaître leur avenir. Ils ouvrent le recueil au hasard, et le poème qu'ils y découvrent est sensé apporter la réponse à la question qu'ils se posent.

Ramadhan, coupe à décor épigraphique, 1816-1817.





© Musée du Louvre-Lens / Emmanuel Watteau

Ivresse végétale

Ce plat porte la mention de l'atelier de Nayin, ville célèbre au ^{xix}^e siècle pour ses céramiques à décor bleu et blanc dans la lignée de la production safavide qui elle-même imite, au ^{xvii}^e siècle, la porcelaine chinoise. On y retrouve les motifs d'entrelacs de fleurs de lotus et de rinceaux, auxquels sont mêlés tulipes et iris. Un bandeau hachuré sépare le décor du fond du marli, ou rebord intérieur, tandis qu'un second court sur la lèvre, entrecoupé par quatre médaillons à décor floral. Le revers révèle les continuités avec la période précédente (laquelle) c'est-à-dire le même type de rinceaux posés sous une glaçure épaisse. Le fond est également glaçuré, comme il l'est sur les pièces safavides, mais ici, la glaçure, verdâtre et surcuite, a fortement bullé et craquelé. La mention posée sous la base en bleu s'inscrit dans un double cercle ; une particularité rencontrée sur nombre d'objets. Quant au bleu, il est traité en grisaille, ce qui le différencie du bleu en vigueur sous les Safavides.

Muhammad Husayn (potier), plat à décor bleu et blanc, 1795-1797, céramique (pâte siliceuse), décor peint sous glaçure. Collection particulière de H. Mohazzab.



Portrait de famille

Mesurant près de 31 centimètres, ce plateau associe deux techniques : une photographie transférée sur la céramique en peinture sous glaçure avec un traitement de grisaille, et un décor coloré composé de vases et de motifs floraux similaire aux productions des ateliers de Téhéran des années 1880. Tout autour court une inscription insérée dans des cartouches, sorte de poème sur le thème du voyage. Il est probable que cet objet soit une commande, le portrait des enfants représentés en son centre provenant d'un cliché pris dans le cercle familial. Cadeau de voyage ou souvenir, ce plateau, dont l'utilisation est inconnue, semble destiné à être accroché au mur, à l'instar des carreaux de revêtement.

Disque à décor reproduisant une photographie d'enfants, céramique siliceuse à décor peint sous glaçure. Collection particulière de H. Mohazzab.

À la russe

Introduit par les Portugais au début du ^{xvi}^e siècle, le tabac se fume en toute occasion à la cour des Qajar. Symbole de convivialité, de raffinement et d'accueil, le ghelyan (variante du narguilé) est alors très populaire en Iran. Il relève souvent de commandes particulières en provenance d'Europe, les relations entre Perse et Occident s'étant grandement développées. Importées, ces porcelaines étrangères concurrencent les productions locales. Ici, il s'agit probablement d'une porcelaine russe de la manufacture impériale de Lomonossov – ses artisans étant réputés pour leur dextérité dans le traitement des décors peints – avec un ornement sur couverte bleu portant en médaillon un portrait de Nasir al-Din, qui régna de 1848 à 1896, et du prince Zill al-Sultan, gouverneur d'Ispahan entre 1874 et 1906, date de la révolution constitutionnelle. Produit en quantité, cet objet, destiné à la cour, se répand dans le reste de la société ; il inonde le marché persan, tandis que le shah passe commande à Saint-Pétersbourg.

Base de pipe à eau (*qalyan*), vers 1870-1890, porcelaine, décor peint sur couverte. Collection particulière de H. Mohazzab.



© Musée du Louvre-Lens / Emmanuel Watteau

L'Empire des roses. Chefs-d'œuvre de l'art persan du ^{xix}^e siècle, jusqu'au 23 juillet, musée du Louvre-Lens, 99, rue Paul-Bert, Lens (62). Tél. : 03 21 18 62 62. www.louvre-lens.fr

REMERCIEMENTS À GWENÄELLE FELLINGER, COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION ET CONSERVATEUR EN CHEF AU DÉPARTEMENT DES ARTS DE L'ISLAM DU MUSÉE DU LOUVRE